

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Champenois et Champenoises : (suite)  
**Autor:** Dechastelus, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185099>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

diverses directions. Le gamin, qui est censé porter sa corbeille d'œufs dans telle maison qu'il désigne toujours très vaguement, saisit le moment et l'endroit où les promeneurs sont nombreux, pour se heurter à quelque obstacle et lancer sa corbeille d'œufs sur le bord du trottoir. Alors, s'arrachant les cheveux, dans un accès de désespoir fort bien étudié, il regarde d'un air à désarmer l'âme la plus dure, le désastre qui est à ses pieds. Bientôt la foule s'accumule et entoure la victime de cet accident.

— Console-toi, mon brave ami, lui dit un passant en lui remettant cent sous.

— Combien en avais-tu, dans ta corbeille? demande un autre.

— Six douzaines, répond le gamin en sanglotant.

— Tiens, voilà trois francs.

Et la pitié s'empare de plus en plus de l'assistance, à tel point que les six douzaines d'œufs pourris sont payés au poids de l'or.

*Le baromètre.* — Si la prévision du temps à longue échéance est une science encore à naître, il n'en est pas de même de la prévision se rapportant à une courte période de temps. Les stations météorologiques et le réseau de communications télégraphiques installés depuis peu d'années permettent de prévoir ou plutôt de voir venir. Les phénomènes de changement de temps sont en effet bien moins instantanés qu'on ne peut le penser : ainsi le fameux ouragan du 14 novembre 1854, qui a sévi en Crimée sur les flottes alliées de France et d'Angleterre, offre un exemple remarquable d'une tempête dont la marche pouvait être prévue, car cet ouragan a mis trois jours environ pour se développer depuis l'Atlantique jusqu'à la mer Noire.

Mais sans avoir recours au système d'informations par la télégraphie électrique, si l'on veut s'en tenir aux observations locales, les indications du baromètre suffisent encore à fournir des observations remarquablement justes. On peut les résumer ainsi :

Les oscillations rapides du baromètre ne doivent jamais être interprétées comme présageant un temps sec ou pluvieux de quelque durée, ces indications sont données exclusivement et sûrement par la hausse ou la baisse qui s'opère d'une façon lente et continue pendant deux ou trois jours.

Une chute brusque du baromètre, dans le printemps et dans l'automne, présage du vent.

Dans l'été, elle annonce un orage et dans l'hiver un changement de vent accompagné de dégel et de pluie.

La hausse par un temps pluvieux, aux environs de l'hiver, annonce la gelée, et la hausse par la gelée pronostique de la neige.

Réduites à ces modestes proportions, les prophéties du baromètre sont encore fort précieuses.

## Champenois et Champenoises.

(Suite)

— Ecoute, Franquette, dit-il, tu sais que je ne suis pas mauvaise langue, mais je te considère comme ma sœur, et puisque tu tiens à avoir mon sentiment, je dois te l'exposer en toute sincérité, Onézime Truchy n'est pas mal de sa personne, j'en conviens. On assure qu'il est riche; jusqu'ici je n'ai rien à dire. Mais je le connais à fond; il est mielleux, peu franc et surtout égoïste; ces trois défauts-là ne promettent rien de bon.

— Peu franc, répéta Françoise, en affectant une sorte d'indifférence, je crois que tu as deviné juste, car il me répète constamment que je suis la plus jolie fille du canton. Toi qui es sincère, Paris, tu n'as jamais remarqué cela, n'est-ce pas ?

— Attends donc! fit tout à coup Paris Renaudin, comme si une étincelle électrique l'eût frappé. Par ma foi, ce n'est pas en ce qui te concerne que j'accuserais Onézime Truchy de manquer de franchise, j'ai beau me creuser l'esprit, je n'en connais pas qui sois aussi gentille que toi.

— Je te disais bien que tes chiffres te troublent la vue.

— Non ! non, ma parole d'honneur, s'écria Paris en s'animant par degrés. Tiens, examine-toi dans la glace; il n'y a pas de chiffres là-dedans. Plus je te regarde... c'était sans doute un effet de l'habitude que j'avais de te voir... j'y ferai attention désormais.

— Bon ! répondit Françoise, d'un air distrait, mais cela ne me donne pas le conseil que je t'ai demandé.

— Dame ?

— Dame ! dame ! tu ne sors pas de là. Tu viens de te prononcer contre Onézime Truchy, c'est jugé, mais alors, nommes-en un autre.

— Dame !

— Et tes dame ! et tes dame ! je te disais bien que tes chiffres t'avaient rendu bête. Ecoute, Paris, puisque je t'ai mis dans ma confiance, je te donne huit jours pour m'indiquer un choix dans le cas où mon père exigerait que je me soumise à sa volonté. Je compte sur ton amitié pour ne pas me tromper. De mon côté, si tu te trouvais dans la même position et que tu vinsses à me demander conseil, je n'hésiterais pas comme toi.

— Ah ! répondit Paris avec un grand sérieux, je n'en suis pas encore là, il faut auparavant que j'assure à ma mère une existence heureuse et que j'amasse une somme assez forte pour oser me présenter.

— Bah ! interrompit Françoise avec impatience, fort de ta bonne réputation et de ce que tu as économisé déjà, tu n'as pas à craindre d'être refusé, quelque part que tu te présentes.

— Et alors, qui me choisirais-tu, Franquette, demanda le jeune homme, d'une voix légèrement émue.

— Dame !

— Dame ! dame ! tu vois bien qu'à ton tour tu es embarrassée et cependant ce ne sont pas les chiffres qui te troublent la vue.

Françoise effectivement se trouvait engagée dans une impasse dont elle ne savait trop comment sortir. Tout à coup, s'armant de résolution :

— Eh bien ! écoute-moi, Paris, remettons cette conversation à huit jours. D'ici là tu réfléchiras et moi aussi. Alors, comme nous avons, toi et moi, une égale confiance, nous nous donnerons mutuellement le conseil qui conviendra le mieux à tous deux. Est-ce entendu ?

— C'est entendu, répondit Paris Renaudin en laissant percer un certain embarras qu'il n'avait pas en arrivant.

Quincaret reentra sur ces entrefaites et, sans hésiter, accepta l'invitation. Le motif du souper était une dinde que Paris avait reçue en cadeau. Tous trois sortirent et trouvèrent la veuve Renaudin en train d'essuyer sa batterie de cuisine et sa vaisselle, comme si elle eût eu le pressentiment qu'une solennité aurait lieu prochainement chez elle.

Durant le souper, qui fut on ne peut plus cordial, les joyeux propos et les fines taquineries se croisèrent. Paris

lançait à Franquette de fréquents coups d'œil, sans doute, afin de mieux s'assurer que la découverte récente de sa beauté n'avait rien d'illusoire.

La jeune fille, de son côté, avait retrouvé son assurance et donnait l'essor à la verve de son esprit, tout en conservant la réserve qui convenait à son sexe, à son âge, et qu'exigeait impérieusement sa situation présente.

Vers le milieu de la semaine, Quincardet revint à la charge au sujet de son idée fixe. Cette fois Françoise, au lieu d'opposer une résistance absolue, s'en tint à des réponses évasives. Voyant le bonhomme insister.

— Mon père, lui dit-elle, accordez-moi encore quelques jours pour réfléchir, après quoi vous m'en parlerez.

La huitaine expirée, Paris Renaudin se montra aussi exact, aussi empressé que Françoise au rendez-vous. En considération de l'intimité, de la liberté qui existaient entre les deux familles, le tête-à-tête ne pouvait rencontrer d'obstacle.

Dès qu'ils se virent seuls, Franquette commença résolument l'attaque.

— Eh bien ! Paris, dit-elle, as-tu réfléchi ?

— Oui, Franquette, et toi ?

— Moi aussi, répondit la jeune fille, mais comme c'est moi qui ai demandé la première, c'est à moi d'abord qu'il faut répondre. Voyons, que me conseilles-tu ?

— Dame !

— Encore !...

— Ecoute donc, Franquette, tu es si gentille, j'ai pour toi tant d'amitié que je ne me consolerais jamais de l'avoir donné un conseil qui te rendrait malheureuse.

— Alors tu reconnais que j'avais raison de vouloir rester fille.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répondit le jeune homme visiblement agité.

— Alors explique-toi donc, nigaud !

— Nigaud ! Nigaud ! Oh ! Françoise...

— C'est à tes chiffres que je parle, répliqua la jeune fille, en accompagnant ces mots du plus gracieux sourire.

— Alors, écoute-moi, Franquette; surtout ne va pas te fâcher, j'en serais désolé.

— N'aie pas cette crainte.

— En ce cas je me rassure, écoute, si j'étais aussi riche qu'Onézime Truchy, je n'hésiterais pas à me mettre sur les rangs et si tu te décidais à m'accepter tu aurais au moins la certitude que j'emploierais ma vie entière à faire ton bonheur.

— Pas mal tourné le compliment, dit la jeune fille d'un petit air malicieux empreint de sourire; je n'y vois qu'un défaut...

— Lequel ?

— C'est de nous juger, mon père et moi, capables d'obéir à des considérations d'intérêt. D'ailleurs n'es-tu pas sur un chemin qui pourra te rendre plus riche que nous ?

(A suivre.)

Nous avons pu juger, l'autre jour, des excellentes attentions d'une domestique pour son maître. Occupée à cirer les bottes de celui-ci sur le balcon du deuxième étage, une des chaussures lui échappe, tombe et s'enfonce profondément dans la neige. La domestique du premier étage, qui balayait le trottoir, rattrape avec peine la botte qu'elle montre à sa camarade en disant : « Ma chère, la botte de ton monsieur est pleine de neige.

— C'est égal, répond l'autre, ça lui fera un bain de pied.

La neige tombait à gros flocons depuis plusieurs jours, et nos rues en étaient encombrées au point de rendre la circulation presque impossible.

Un ouvrier, qu'on peut classer parmi ceux qui ne transpirent jamais, s'adresse à un négociant dans le but d'obtenir un secours.

— Que faites-vous ? Quel est votre état ?

— Hélas ! Je suis râcleur de neige, Mossieu.

— Alors, répond le négociant, qui vit tout de suite à qui il avait affaire, la saison vous est bien peu favorable.

Un professeur de musique loge chez un propriétaire si exigeant, qu'il tremble constamment chez lui de tous ses membres; il ne remue ni ne bouge de peur de se faire donner son congé. On ne lui a permis qu'un piano, car on n'entend pas qu'il fasse jouer à ses soirées plus de musiciens qu'il n'en faut pour former un quatuor.

Le professeur a une fille fort jolie, qui fait tourner bien des têtes, et qu'un jeune homme de ses amis est venu demander en mariage.

— Mon pauvre garçon a répondu le professeur, je ne demande pas mieux; mais je crois que tu ne ferais pas mal de t'informer si la chose convient au propriétaire.

Quand son mari lui refuse de l'argent, M<sup>me</sup> S... a l'habitude de se trouver mal. Le mari appelle cela : *crises monétaires*.

Au Tribunal :

*Le président.* — Témoïn, vous connaissez ces deux hommes ?

*Le témoin.* — Hum !... je les connais... sans les connaître.

*Le président.* — Mais vous avez vu la rixe violente qui a eu lieu entre eux.

*Le témoin.* — Heuh ! je l'ai vue... sans la voir.

*Le président.* — Au moins vous avez entendu les propos qu'ils ont échangés.

*Le témoin.* — Peuh ! je les ai entendus... sans les entendre.

*Le président.* — Asseyez-vous... sans vous asseoir.

On vient annoncer à une grand'mère, — excellente femme, du reste, mais passablement égoïste, — le prochain mariage de sa petite-fille, auquel elle s'empresse de donner son consentement.

Mais quand il est question de lui présenter le futur mari :

— Oh ! non, dit-elle; vous comprenez, à mon âge, on ne tient pas à faire de nouvelles connaissances !

L. MONNET.

**Théâtre.** — Demain 5 janvier, à 7 heures : **Les incendiaires**, pièce à grande sensation, suivie d'un charmant vaudeville-féerie : *Riquet à la houe*.